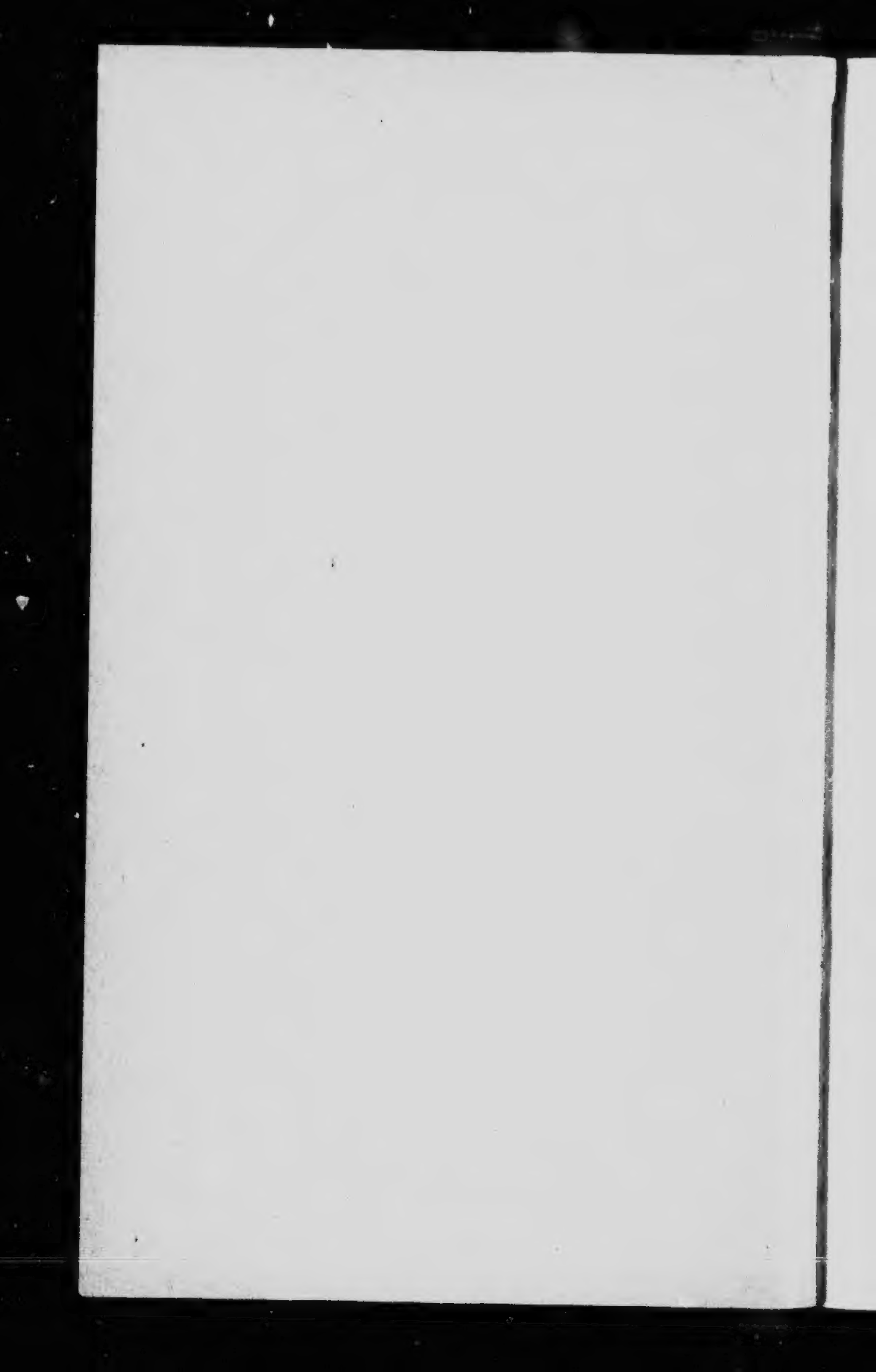


LES VOIX CHAMPÊTRES



HECTOR DEMERS

DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

LES VOIX CHAMPÊTRES



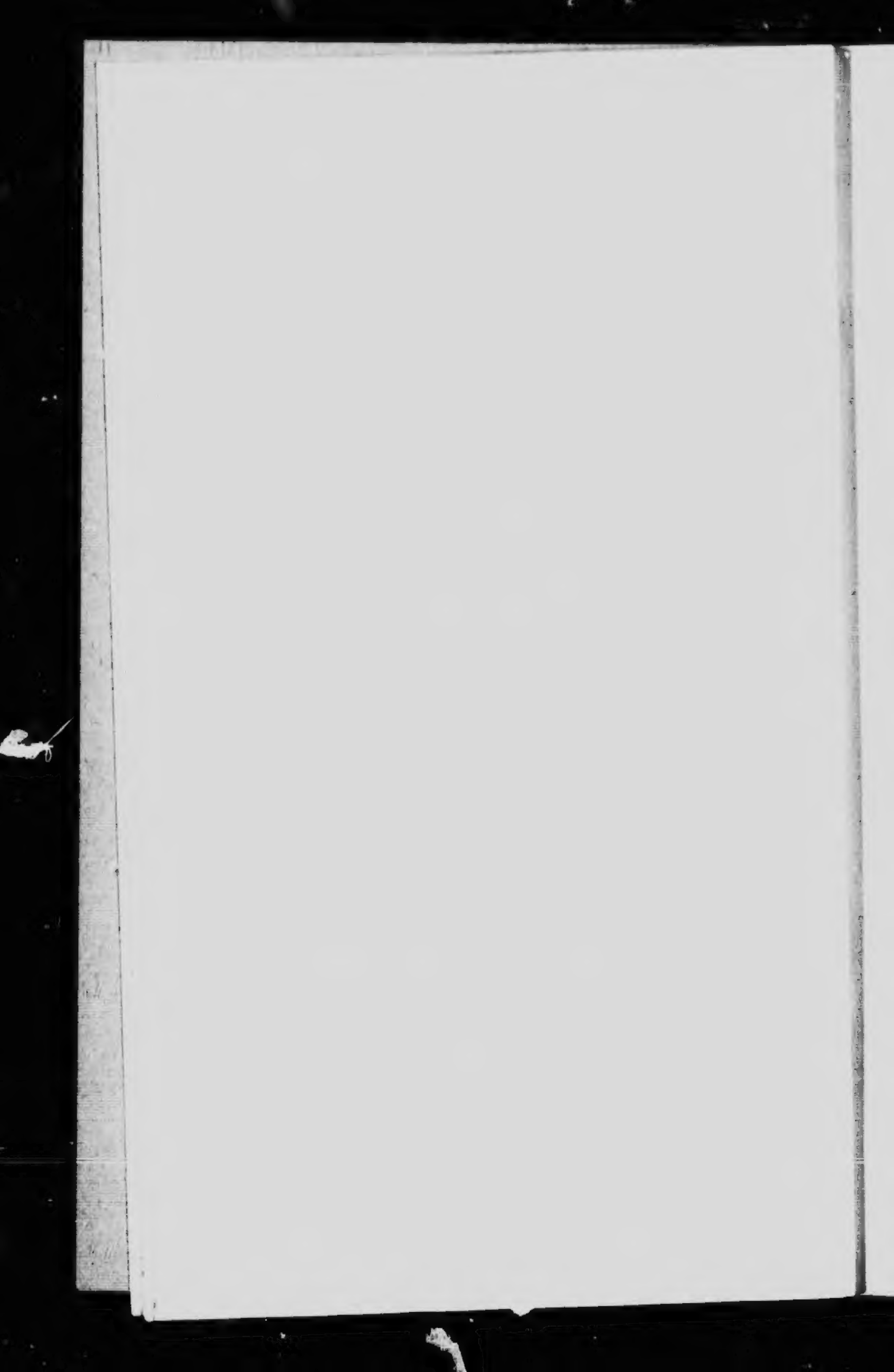
PREMIERE EDITION



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE

1912

A MA FEMME



LUMIERE

La neige fond. L'hiver est tout près de finir.
Un beau soleil de mars envahit ma fenêtre.
Bientôt, aux champs lointains, le printemps va renaître,
Les iseaux vont chanter et les fleurs vont s'ouvrir.

*
* *

Quand nous irons courir à deux la grande route,
Les étroits sentiers verts familiers aux grillons,
Comme, autour, la blancheur du vol des papillons,
Notre âme, dans l'air pur, se dispersera toute.

*
* *

Musical, le gros merle au sein des cerisiers,
La grive, le pinson, le peuple entier des branches,
Plumes d'azur, de feu, de rubis, plumes blanches,
Jetteront moins que nous des cris extasiés.

*
* *

Au lieu des faux espoirs de nos jeunesses roses,
De ces songes d'enfant toujours sans lendemains,
Nous verrons l'Idéal debout sur les chemins,
Avec la poésie éternelle des choses.

⁂

Nous aurons le ciel bleu, l'immensité, les bois,
Les plaines, les coteaux, les innombrables sources.
La Beauté jaillira du hasard de nos courses,
Pour remplacer en nous nos rêves aux abois.

⁂

Nous aurons les saluts merveilleux des aurores,
Les grands soirs tout chargés de parfums inouïs,
La nature entrera dans nos yeux éblouis,
Et nous rendra comme elle infinis et sonores.

⁂

Le printemps et l'été déploieront devant nous
Sur les horizons clairs leurs claires perspectives,
Le fleuve coulera tranquille entre ses rives,
Et nous adorerons l'univers à genoux.

Montréal, 4 mars 1904.



LE BATEAU A VAPEUR

La cloche du départ... Il vient encor du monde.
Les aubes, avec bruit, couvrent d'écume l'eau :
Docile au gouvernail, voici que le bateau
Tourne et laisse le quai que le soleil inonde.

*
* *

Peint de blanc et de vert, le vapeur ouvre l'onde,
Déroule une fumée épaisse à plein tuyau.
Claquant, terne de suie, un pavillon, là-haut,
Bouge sur le fond bleu de la lumière blonde.

*
* *

Par les fentes du bois, la roue, à chaque tour,
Fait fuser l'eau du fleuve à travers le tambour;
Le balancier, aux bras de métal clair, bascule.

*
* *

Et, sur le dernier pont, des groupes, à l'avant,
Sentent, sur leur figure en feu, passer le vent;
La surface liquide, à gros plis lourds, ondule...

Montréal, 18 février 1910.

LE QUAI

Le bateau touchait presque, en passant, la balise,
Et l'on pouvait déjà voir le village au loin,
L'épi de pierre avec ses charrettes de foin,
Le reflet du soleil au clocher de l'église.

*
* *

On accostait. Le choc causait une surprise.
Une amarre grinçait... et l'on n'attendait point
Que le bateau, trop lent, au vieux quai se fût joint,
Au bas duquel le flot fait des arcs sous la brise:

*
* *

On sautait : la maman poussait un cri d'effroi.
La voiture emportait vers la maison, tout droit,
Les meubles, que voilait un rideau de poussière.

*
* *

On était libre, enfant, insouciant, joyeux.
Plus large, autour, le fleuve éblouissant les yeux.
Le fleuve étincelait comme un lac de lumière.

Montréal, 4 mars 1910.

VERS LA MAISON

On suivait le chemin ombreux de la maison:
On saluait des gens sur le seuil de leur porte:
Une feuille verte ou même une feuille morte
Tombait, dans la douceur de la prime saison.

*
* *

Des saules, au-dessus, berçaient leur frondaison.
Et le trottoir branlant, qu'habite le cloporte,
Sous notre pas heureux, sonnait de telle sorte
Que nos bonheurs du sien paraissaient la raison.

*
* *

Dans les feuilles, voici la maison bien aimée,
Avec son perron bas et sa porte fermée,
Ses vitres où l'on croit voir l'onde des ruisseaux.

*
* *

Au fond de notre cœur, sensible à toute chose,
L'impression avait une fraîcheur de rose:
Nous étions pleins de ciel, de verdure et d'oiseaux.

Montréal, 1er mai 1910.

L'ARRIVEE

On tournait le bouton blanc de la porte brune,
De la fenêtre étroite on ouvrait le verrou,
Le rideau raide était devenu gris et mou,
D'un moustique effilé ronflait l'aile importune.

*
* *

Odeur des champs, d'air pur, de soleil, ô fortune!
Le plancher jaune, aux nœuds durs comme le caillou,
Les poutres du plafond, sur le mur le coucou,
Et la table carrée en la salle commune:

*
* *

Vers nos chambres grimpant, le petit escalier
Dont, sans peine, en deux bonds, nous touchions le palier
Ces choses de jadis me demeurent fidèles.

*
* *

Je t'évoque surtout, ma chambre fraîche, toi
Où, sous le frôlement des feuilles sur le toit,
Je m'éveillais au gazouillis des hirondelles.

Montréal, 3 juin 1910.

LES SAULES

A mon frère Olivier.

Frère, te souviens-tu du portique de saules,
De ces trois saules verts sous les soleils ardents,
Qui, pleins de nids dehors, pleins de sève dedans,
Voyaient, au renouveau, venir deux petits drôles.

*
* *

A peine de retour, écoliers hors des geôles,
Sur la pointe des pieds, du rire entre les dents,
Nous abaissions vers nous leurs longs rameaux pendants,
Afin de fabriquer, pour la pêche, des gaules.

*
* *

Pourtant, malgré l'aspect verdoyant de son front,
L'un d'eux souffrait déjà d'une blessure au tronc :
Une invisible griffe arrachait son écorce.

*
* *

Tous, aujourd'hui, sont laids, presque sans feuilles, vieux.
Je sens mon cœur serré d'avoir devant les yeux
Tant de misère après tant de vie et de force.

Montréal, 24 mai 1910.

PREMIER MATIN

Le soleil se brisait aux lames des persiennes.
Pieds nus sur le bois froid, les yeux lourds de sommeil,
J'ouvrais, tout lapidé de plaques de soleil ;
Des moineaux me venaient les voix aériennes.

*
* *

Lointain pâle, buissons, fleuve bleu, vertes plaines !
Papillon strié d'or, au pétale pareil !
Le songe de la nuit demeurait au réveil.
Des pigeons roucoulaient, lustrés, à gorges pleines.

*
* *

Fureteuses, gloussant, dans l'herbe de la cour,
Deux poules ; dix poussins jaunes couraient autour..
Je verrai le goret dans son réduit de planches ;

*
* *

Tournant le taquet de la porte du jardin,
J'irai cueillir, — un taon bourdonnera soudain —
Aux touffes du muguet, de fines grappes blanches.

Montréal, 7 juillet 1910.

MA MAISON

Au printemps, où l'oiseau recouvre une voix neuve,
Les deux pentes du toit de la vieille maison,
La petite lucarne ouverte sur le fleuve,
Où le flot traîne sa toison,

*
* *

Le modeste logis, ombragé de trois saules,
Voyait réapparaître un doux collégien.
— La vie était alors légère à ses épaules,
Tout le futur lui semblait sien.

*
* *

La brise des beaux jours lui gonflait la poitrine,
Un espoir inouï le soulevait du sol,
Il sentait sur son front une flamme divine,
Et son rêve prenait son vol.

*
* *

Il voyait l'avenir comme un horizon rose,
Il y passait au bruit des battements de mains,
Génie incontesté, maître de toute chose,
Sans soupçonner les lendemains.

*
* *

Car trop d'oiseaux chantaient dans les feuilles vernies,
Au parfum du lilas et du muguet en fleur;
Lorsque les pommiers blancs éclataient d'harmonies,
Pouvait-il t'évoquer, douleur?

*
* *

Ayant devant les yeux les blés à peine en herbe,
Au cœur l'illusion de tous ses projets faux,
Pouvait-il donc prévoir, avant le temps des gerbes,
L'acier décisif de la faux?

*
* *

Le grand jardin ouvrait ses étroites allées,
Où l'enfant revenait songer à petits pas,
D'où les moineaux criards s'enfuyaient par volées,
Pour s'abattre aux buissons, là-bas.

*
* *

Le soleil couvrait d'or la terre sèche et grise,
Un peuplier tremblait au frôlement de l'air;
A l'écorce pendu, sous la voix de la brise,
Montait, en tournant, le pivert.

*
* *

Les fleurs de la maison qu'au jardin l'on transplante
Allaient toutes, bientôt, fleurir comme autrefois,
Et le ciel étendait sa pureté brillante
Au loin, sur des prés ou des bois.

Montréal, 13 juillet 1906.

LA MOUCHE VERTE

J'entre par la fenêtre ouverte.
Je bourdonne dans la maison,
Je suis la grosse mouche verte
Qui semble verte de poison.

*
* *

Quand sur la nappe je me pose,
Vite, on me chasse avec dégoût :
Je pars... furieuse qu'on ose...
Et vais m'asseoir à l'autre bout.

* *
*

Je sors en me cognant aux vitres,
J'y rage d'un accueil pareil,
Je vous fuis, gueuses et bélîtres,
Et je me perds dans du soleil !

*
* *

Moi, l'inquiétante émeraude,
Je vole à mon coin coutumier :
Je suis la musique qui rôde
Sur l'or humide du fumier.

Montréal, 20 octobre 1910.

LE PAPILLON

Moi, je suis le blanc papillon;
Au-dessus des fleurs je voltige,
Ou je descends dans un rayon
Et je me berce sur leur tige.

*
* *

Je m'arrête pour peu de temps:
J'ai des pressentiments moroses
Qui m'annoncent de courts instants
Pour visiter toutes les roses.

*
* *

J'ai bien des merveilles à voir:
Mon existence est si fragile
Que me hâter est un devoir,
Lorsque mon aile reste agile.

*
* *

Je veux explorer tout l'azur,
Et parcourir toute la terre,
Mais mon destin est si peu sûr:
Il me faudrait l'année entière!

*
* *

J'ai de plus un autre souci,
Petit artiste sans famille...
Lequel? demandez-vous. — Voici:
Je possède un corps de chenille.

Montréal, 20 octobre 1910.



L'HIRONDELLE

L'air est plein de ses cercles fous,
De gazouillements, de coups d'aile,
De petits cris semés sur nous,
Plein du salut de l'hirondelle.

*
* *

Dans les cieux des jours printaniers
Elle vient des pays étranges
Que parfument les citronniers,
L'oranger constellé d'oranges.

*
* *

L'hiver défunt, cheminant droit,
Elle cingle d'un vol agile
Vers l'angle obscur de quelque toit
Où se suspend son nid d'argile.

*
* *

Si le cher nid est là toujours,
Malgré les neiges et la bise,
Il abrite encor ses amours,
Hors du soleil et sous la brise.

*
* *

Aux approches du souffle froid,
Pour un trajet de mille lieues,
Laissant vide le gîte étroit,
On verra fuir dix ailes bleues.

Montréal, avril 1909.



LE MERLE

Dans les pruniers, le merle à la poitrine rouge,
Au sifflet éclatant, et qui, sans trêve, bouge,
Que, d'une branche à l'autre, on voit sauter soudain,
Me semble, tout à fait, la voix de mon jardin,

Des fleurs dont la chanson par lui fut exhalée,
La voix du géranium et de la giroflée,
Voix de l'héliotrope et voix du réséda,
Où souvent l'abeille à l'abeille succéda,
De l'hélianthe d'or au coin de la clôture,
De l'œillet, ce souris froncé par la nature,
De la riche pensée en robe de velours,
De ces êtres très doux qui se taisent toujours.

Montréal, 25 janvier 1910.

L'EMERILLON

Je viens parmi le jour splendide:
Parfois je vogue dans l'azur,
Avec la brise qui le ride
Parfois je frôle le blé mûr.

*
* *

Tout au fond du ciel je m'élève,
Et je plane longtemps en rond.
N'allez pas croire que je rêve :
Nul rêve ne vit sous mon front.

*
* *

Le rêve meurt, car je le tue :
Je hais son attendrissement ;
L'avoir dans ma serre pointue,
Je l'étoufferais lentement !

*
* *

Des profondeurs de l'air limpide,
Sur le sol je fixe les yeux :
Je suis la mort au vol rapide
Qui se promène dans les cieux.

*
* *

Mais oui, je rêve quelquefois,
Au rouge-gorge, à la mésange,
Aux beaux petits chanteurs des bois,
Mais je rêve que je les mange!

Montréal, 23 octobre 1910



LES OIES

Dans la poussière du chemin,
Qui sous le chaud soleil poudroie,
Posant leur pied comme une main,
Apparaît une troupe d'oies.

*
* *

En balançant leur corps oblong
Sur leurs pattes jaunes et basses,
Elles tiennent haut leur cou long,
Car elles sont blanches et grasses.

*
* *

De soi, de son sort et du vent,
Sans doute chacune est ravie :
Le gros jars, qui marche devant,
Porte une mine à faire envie.

*
* *

Il crie à tous, massif et fat,
Sans que rien ne le contredise,
Avec son calme et son bec plat :
Le bonheur est dans la bêtise.

Montréal, 2 février 1911.

PETITS MOUTONS

Petits moutons à douce laine,
Dont la rivière est l'abreuvoir,
Qui tondez l'herbe de la plaine,
Petits moutons jolis à voir;

*
* *

Vous qui ravissiez notre enfance
Avec vos plaintifs bêlements:
L'innocence aime l'innocence:
Petits moutons crépus et blancs,

*
* *

Qui fuyiez notre caresse,
Car sans raison vous aviez peur,
Qui, bondissant plus loin sans cesse,
Nous regardiez avec stupeur;

*
* *

L'un de vous saisi: quelle joie!
On nous l'amenait: quel transport!
Votre œil de tristesse se noie:
Que reprochez-vous donc au sort?

*
* *

Vivant une existence sage,
Vous avez tout pour être heureux,
Libres ainsi que le nuage
Qui vagabonde dans les cieux.

*
* *

Vous avez de l'herbe fleurie,
Vous en mangez à votre faim,
Vous avez une bergerie
Où le soir vous ramène enfin.

*
* *

Et, cependant que le jour baisse,
Vous dormez là bien mieux que nous,
Enfouis dans la paille épaisse
Où vous vous mettez à genoux.

Montréal, 26 novembre 1910.



LES MARGUERITES

Ici, partout, encore, encor,
Grandes, moyennes ou petites,
Les marguerites au cœur d'or!
Les champs sont pleins de marguerites.

*
* *

Sous le ciel bleu, pâle vitrail,
Leurs corolles, à tous offertes,
Paraissent des joyaux d'émail
Dans le velours des herbes vertes.

*
* *

Blanche bordure du chemin,
Atour virginal de la rive,
Il suffit de tendre la main
Pour tenir leur beauté captive.

*
* *

Elles baignent dans le soleil
Leur front avide de lumière,
Car il fait un jour sans pareil,
Où brille la nature entière.

*
* *

Leur parfum flotte sous l'azur,
Plus discret que tout autre arôme,
Et c'est comme le souffle pur
De leurs lèvres qui nous embaume.

*
* *

Dans la clarté de ce beau jour
Le poëte tendre les cueille;
Pour avoir l'oracle d'amour,
La jeune fille les effeuille.

*
* *

Au sein de leur peuple charmant,
Avec une mine farouche,
Quelques bœufs paissent lentement,
En remuant leur grosse bouche.

*
* *

Leur front sous lequel il fait noir
— Nuit triste, aux invincibles voiles —
Les empêche d'apercevoir
Qu'ils foulent aux pieds des étoiles.

Montréal, 30 décembre 1910.

PLAISIRS CHAMPÊTRES

Sur l'étroite rivière assoupie au soleil,
Au courant si limpide, où sans bruit l'on dérive,
Pour grappin y plongeant deux pierres de la rive,
Des heures, je pêchais, en un demi-sommeil.

*
* *

L'onde scintillait comme un ruban de vermeil.
Au bord sans ombre, un vol noir d'étourneaux arrive,
Se pose dans les joncs inclinés vers l'eau vive :
Une alouette, ici, peureuse, est en éveil.

*
* *

Je la voyais courir sur le sable ou dans l'herbe ;
D'une touffe de joncs faisant comme une gerbe,
Lente, la poule d'eau glissait paisiblement.

*
* *

Au retour, je cueillais, avec sa souple tige,
Dans les derniers rayons où l'insecte voltige,
La fleur du nénuphar sur sa feuille dormant.

Montréal, juin 1906.

LE PETIT PONT

Rouge, le petit pont est bas sur la rivière ;
L'onde glisse au-dessous, contourne chaque pierre
Des berges, s'insinue et stagne entre les joncs,
Où la grenouille fait le bruit de ses plongeons.

On voit, du tablier, naviguer la sarcelle.
Au loin, sur l'eau qu'un vent subit parfois morcelle,
Ou sortir des roseaux, pesamment, un héron.
On entend le tolet crier et l'aviron
Grincer, lorsqu'un canot, plissant l'eau brune, passe :
Un vol de moineaux fuit, piaillant dans l'espace,
Et le nénuphar jaune et le nénuphar blanc
Sur les rides du flot oscillent brusquement.
— L'été, le petit pont offre à l'esquif son ombre :
Quand on bouge, sous soi, clapote alors l'eau sombre.
Pour que n'aille pas en dérive le canot,
On se retient des mains aux poutres de là-haut,
D'où, lorsqu'un paysan conduit sa poulinière,
Le trot du cheval fait tomber de la poussière.

Montréal, 15 septembre 1910.

L'EAU

Lorsqu'on rentrait, la joue en fièvre,
D'une course vers l'horizon,
Chacun allait tremper sa lèvre
Dans l'eau fraîche de la maison.

*
* *

Toute limpide dans le verre,
Cette eau brillante aux reflets bleus,
Malgré le temps passé sous terre,
Avait encor le goût des cieux.

Montréal, 15 septembre 1910.

L'ORAGE

Des nuages, couleur de suie,
Glissaient aux cieux, épais rideaux,
Et, sur le toit, tombait la pluie,
Crépitante sur les bardeaux.

*
* *

Assis auprès de la fenêtre,
Je regardais dehors, muet;
Comme si la nuit allait naître.
La lumière diminuait;

*
* *

Tant, qu'en plein jour, — spectacle étrange —
Il faisait soudain presque noir:
Des poules fuyaient vers la grange;
Quelqu'un courait sur le trottoir.

*
* *

Sous le bruit grave du tonnerre,
J'appuyais aux vitres mon f ·nt;
Dans des mares luisant à terre
Des gouttes d'eau dansaient en rond.

*
* *

J'écoutais siffler la rafale,
Je voyais les branches ployer ;
Un déluge sans intervalle
Paraissait devoir tout noyer.

*
* *

Parfois, un vert rameau se casse
Et roule au vent sur le gazon.
De coups plus durs tremblait l'espace :
On se signait dans la maison.

*
* *

On allait prendre l'eau bénite
Dans le creux du bénitier blanc,
Et l'on mettait sur soi bien vite
Un brin de palme jaunissant.

*
* *

Toujours la foudre faisait rage;
Le vent arrachait un volet:
Alors, dans l'ombre de l'orage,
On récitait le chapelet.

*
* *

Bien qu'ayant l'âme remuée
A chaque roulement dans l'air,
Moi, je suivais, dans la nuée,
Le zigzag brillant de l'éclair.

Montréal, 14 janvier 1911.

L'ILE

Dans l'île verte sous la pluie,
D'où la corneille prend son vol,
Une vache, seule, s'ennuie,
Les quatre pieds rivés au sol.

5

*
* *

Le regard fixe devant elle,
A travers l'humide rideau,
Les flancs luisants, — l'onde y ruisselle —
Des frissons courent sur sa peau.

*
* *

Auprès, une maison de brique,
Etable blanche, orme hautain;
Frôlant le bord mélancolique,
Un vapeur fuit vers le lointain.

Montréal, 16 avril 1911.

CREPUSCULE

Souvent, sur le talus, en face de la grève,
J'ai respiré l'air frais, l'air du jour qui s'achève.

*
* *

L'alouette scrutait, jetant de petits cris,
Le bord ourlé d'écume au contact des flots gris :

*
* *

Soudain, dans l'onde trouble, où s'éteint la lumière,
Un bleu martin-pêcheur tombait comme une pierre.

*
* *

Le soleil, rouge vif, effleurait l'horizon.
Sur le poli de l'eau courait un bref frisson...

*
* *

Et l'on voyait, fluide, au lointain, la montagne.
L'air, de ses tons légers, nuançait la campagne.

*
* *

Puis, le globe de feu disparu de l'azur,
Tout devenait plus triste en étant plus obscur.

Montréal, 8 décembre 1908.

LE SOIR

A des souffles plus frais la feuille a frissonné.
Couché dans le hamac, sous la ramure sombre,
Je regarde les champs où vient s'épaissir l'ombre;
L'heure de la prière, à l'église, a sonné.

*
* *

Comme il fait doux ! Silence et brise. Rien ne blesse.
La feuillée arrondit sur mon front son berceau ;
J'entends encore, à peine, un faible cri d'oiseau,
Parmi les verts sommets qui bruissent sans cesse.

*
* *

Déjà, le crépuscule expire sous mes yeux ;
Puis, au rouge coussin où ma tête est posée,
Ainsi qu'un voile froid s'applique la rosée ;
La nuit aux choses prête un air mystérieux.

*
* *

Qu'il fait bon ne plus voir autour de soi personne,
Excepté le présent croire tout aboli,
Et, savourer, muet, le repos de l'oubli,
Dans le refuge obscur dont l'attrait m'emprisonne.

*
* *

Au détour du chemin un réverbère luit.
Dans la paix de mon cœur coule la brise vierge;
L'étoile bleue, au loin, scintille comme un cierge;
Le météore naît, agonise et s'enfuit.

*
* *

Des fleurs, dans l'herbe humide, ouvrent leurs folioles.
A la base du mur, où monte le clocher,
Dans un enclos tout noir, qu'un homme peut faucher,
Comme une graine d'or, flottent les lucioles.

Montréal, 30 octobre 1906.



LILAS

Lorsque l'enfant ouvrit, sur le monde, ses yeux,
Les lilas, dans la chambre, entraient par la fenêtre,
Et, poussés par la brise, avaient masqué les cieux,
D'où semblait descendu l'ange qui vient de naître.

*
* *

La petite, très blanche, avait des yeux lilas,
D'une onde si limpide et d'une fleur si tendre,
Que, plus tard, au jardin abritant ses ébats,
Les lilas s'inclinaient comme pour la reprendre.

*
* *

Alors, sa robe était du bleu pâle du ciel,
Et la même nuance apportait sa parure
Dans le nœud de ruban presque immatériel,
Pareil aux papillons, nouant sa chevelure.

*
* *

Si bien qu'un rossignol qui voulut se poser
Sur ce lilas d'amour debout dans les allées,
Mieux qu'en un trébuchet fut pris par un baiser:
Puis, les autres oiseaux s'en vinrent par volées.

*
* *

Toute triste, au milieu d'un nimbe de frissons,
Songeant que les lilas embrumés de lumière
N'avaient plus de bonheur, n'ayant plus de chansons,
La fillette éloignait la troupe familière.

*
* *

C'est qu'à chaque printemps, les magiques lilas
De parfums plus subtils enivraient leur amie,
Qu'ils se berçaient, l'été, sans être jamais las,
Pour rafraîchir l'enfant à leurs pieds endormie.

*
* *

Ils connurent un jour le sort nous assiégeant,
Lorsque, par le chemin qui mène au cimetière,
Un blanc cercueil passa, semé de pleurs d'argent,
Que des hommes suivaient, les pieds dans la poussière.

*
* *

Tous, pour larmes de deuil, répandirent des fleurs;
Dans leurs feuilles, l'oiseau modulait un cantique:
Tandis qu'à travers champs avançaient des douleurs,
Leurs clochettes sonnaient sans trêve un glas mystique.

*
* *

Les oiseaux, nous dit-on, l'environnent encor,
Celle qui par le vent mortel fut emportée;
La terre pour jamais a perdu son trésor:
Aux lilas attendris la fleur est remontée.

*
* *

Depuis, lorsque se joint, sous la main des printemps,
Votre floraison bleue aux éclosions blanches,
Beaux lilas, échansons des rêves de vingt ans,
On voit des yeux d'enfant sourire entre vos branches.

Montréal, 1904.

JEUNES GENS

Jeunes gens au regard clair, à la voix sonore,
A la peau blanche et lisse où vient courir le sang,
Au cœur fébrile, dont le pied impatient,
Dans sa marche, n'a pas heurté d'obstacle encore;

*
* *

Vous avez une foi profonde en votre aurore,
— C'est bien: votre vouloir est ainsi plus puissant —
Et vous vous élancez au but en bondissant,
Ignorant le boulet d'un passé qu'on adore.

*
* *

Soyez heureux, soyez ouverts, soyez vibrants :
Les autres sont les morts, vous êtes les vivants ;
Vos aînés sans attente admirent sans envie ;

*
* *

Car, n'ont-ils pas connu, pour l'avoir éprouvé
Devant l'écrasement de ce qu'ils ont rêvé,
Tout le mensonge enclos dans la fleur de la vie !

Montréal, 29 mars 1911.

LE RETOUR

O nature éternelle, ô nature bénie,
O jeunesse toujours de nouveau rayonnant,
Je viens la demander à ta sève infinie,
La jeunesse du cœur qui me fuit maintenant !

*
* *

Oui, je viens la puiser au bord des sources claires,
Je viens la respirer au sein de ton air pur,
La chercher dans la paix des forêts séculaires,
Et la boire à pleins yeux en buvant ton azur.

*
* *

Ah ! que tes souffles frais glissent sur mes paupières,
Laisse-moi me plonger tout le front dans tes eaux,
Refais ma volonté ferme comme tes pierres
Lorsque mon âme plie ainsi que tes roseaux.

*
* *

A ton fils dont la force entière est en déroute,
Accorde, sans tarder, le secours de ta main.
Enseigne-lui comment l'on termine sa route,
Toi, qui toujours poursuis un inconnu chemin.

*
* *

Rends-lui l'illusion sainte qui nous fait vivre,
Et l'amour de l'amour, de la gloire, du beau,
Tout ce mirage dont la jeunesse s'enivre,
Sans lequel on est plus mort que dans son tombeau.

*
* *

Certes, tu peux parler, je saurai te comprendre :
Ton verbe mystique est intelligible encor
A celui qui naguère apprit seul à l'entendre,
Je n'ai pas oublié l'alphabet des blés d'or.

*
* *

O nature ! ô nature ! en vain sur moi je pleure,
Vers toi, je crie en vain, sans cesse tu souris.
Hélas ! t'importe-t-il qu'un de tes enfants meure !
Car, si je te comprends, tu ne m'as pas compris.

*
* *

Non, tu n'as pas en toi la grandeur qu'on te prête.
Ton murmure n'est rien qu'un bruit vide et charmant,
Et, si chaque printemps revient comme une fête,
Tu dois cette jeunesse à ton aveuglement.

*
* *

Nos seules rides sont celles de nos souffrances,
Et c'est par le malheur que l'on est vraiment vieux :
Nous voyons les motifs de nos désespérances,
Toi, nul regard vivant n'habite dans tes yeux.

*
* *

Voyageur prosterné, dès lors, je me relève !
Je reprends mon bâton, je reprends ma fierté,
Et je pars, aimant mieux, sans le bandeau du rêve,
L'orgueil de ma douleur que toute ta gaîté.

Montréal, 1906.

INTERIEUR

Logis, logis tout neuf, dont j'ai passé le seuil,
Qui n'abritas jamais une existence humaine,
Le berceau ni la mort, la honte ni l'orgueil,
Que donneront tes murs de bonheur ou de peine?

*
* *

Ah ! quand je suis assis, heureux, à mon foyer,
Sous le manchon du gaz à la blanche lumière,
Dans la petite salle au buffet de noyer,
Avec ma jeune épouse exquise et printanière,

*
* *

Je me dis : Goûtons bien ces radieux instants :
Peut-être le malheur glisse aux fenêtres closes ;
Pour nous, comme pour tous, apparaîtra le temps
Où, sous le vent aigu, s'effeuilleront les roses.

*
* *

Ma bien-aimée, oui, viens t'asseoir sur [illegible]
Oublions ce que l'heure emporte dans sa [illegible] ;
Laisse baigner mes yeux dans tes clairs yeux [illegible]
Mets sur mon cou tes bras frais comme l'eau de [illegible].

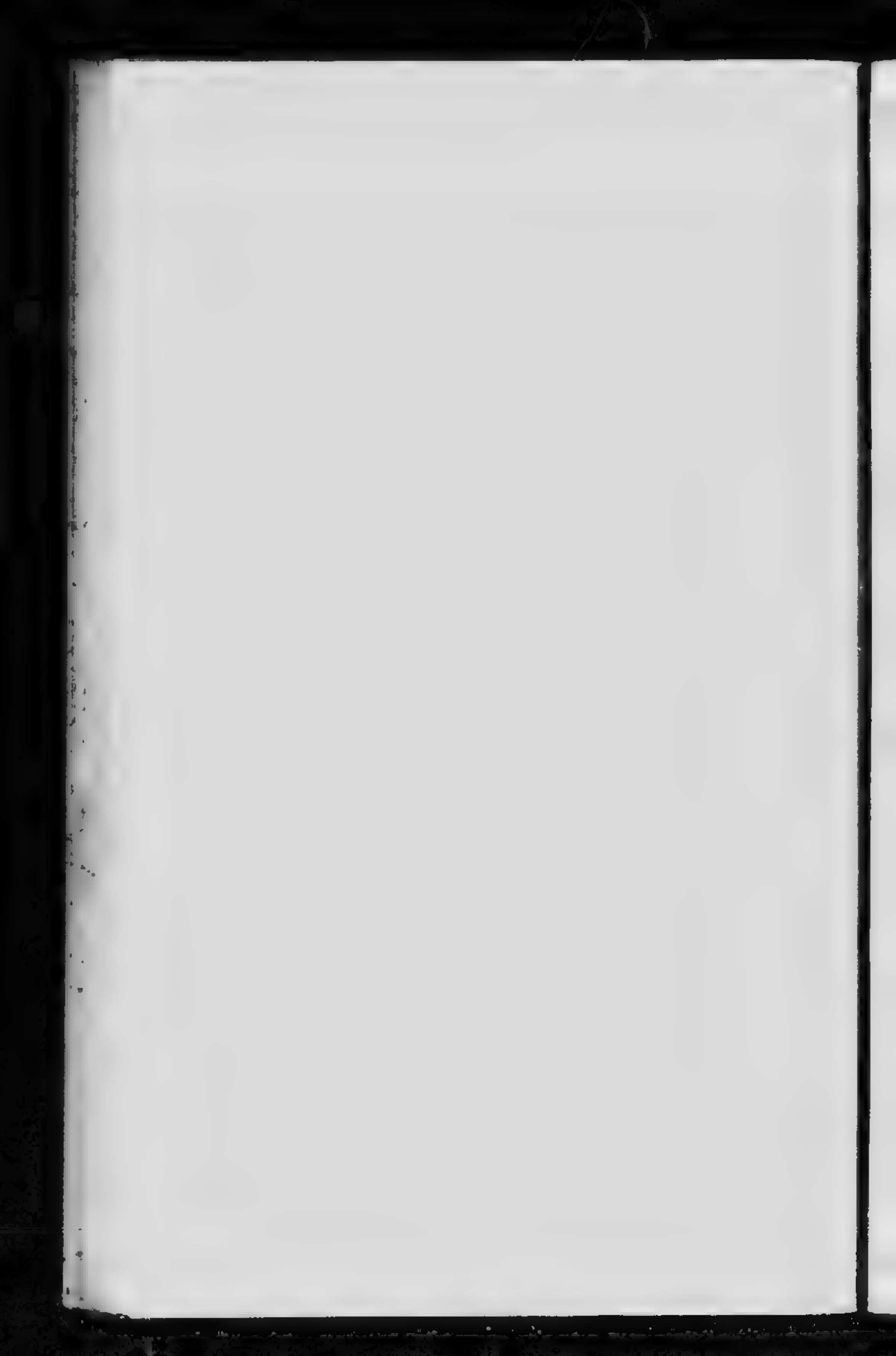
*
* *

D'être ainsi savourons la longue volupté :
A l'oreille, ardemment, je te redis : je t'aime !
Que ne puis-je, furtif, pour parer ta beauté,
De l'étoile des nuits dépouiller le ciel même !

*
* *

Je veux, lorsque demain me jette ses effrois,
— Car le sort inconnu nous menace sans trêve —
Comme de ce manteau qui rend sacrés les rois,
T'envelopper de ma tendresse et de mon rêve !

Montréal, 22 octobre 1907.



LE DINER

Bravo ! l'assiette est pleine et le potage fume !
Mignonne, assieds-toi là, juste en face de moi :
L'or de ce thé brûlant ferait envie au roi :
D'un arôme pareil jamais vin ne parfume.

*
* *

Bien loin l'ambition porte son amertume.
Mon féroce appétit te cause de l'effroi.
Et câline, et riant, tu menaces du doigt,
Et je me sens le cœur léger comme une plume.

*
* *

Devant mes yeux je vois l'horizon de tes yeux,
La nappe, au tissu blanc, les rend encor plus bleus ;
Une blonde lueur dans tes cheveux se joue.

*
* *

Dans ce simple repas je possède un festin,
Dont la musique sonne en ton rire argentin,
Par l'amour décoré des roses de ta joue.

Montréal, 15 mars 1909.

LES POMMIERS SONT FLEURIS

A ma femme.

Ma chère, les pommiers sont fleuris ce matin;
Notre balcon est tout rempli de leur arôme,
Mais, plus que leurs parfums, ta tiède haleine embaume,
Et nulle fleur ne vaut ta joue au pur satin.

*
* *

Ma chère, vois l'azur de l'heure printanière:
Pas un nuage encor ne ternit sa beauté,
Mais ton regard contient plus de limpidité,
Et le ciel lumineux n'a pas plus de lumière.

*
* *

Ma chère, les oiseaux chantent au bord des toits,
Sous la feuille qui tourne au souffle de la brise,
Mais, plus que leurs accents, ta parole me grise,
Suave est leur chanson, plus suave ta voix.

*
* *

Ma chère, à l'horizon, vois ces nuages roses,
Aux contours gracieux, amenés par le vent,
Mais plus que du nuage au fond du firmament
Une grâce divine émane de tes poses.

*
* *

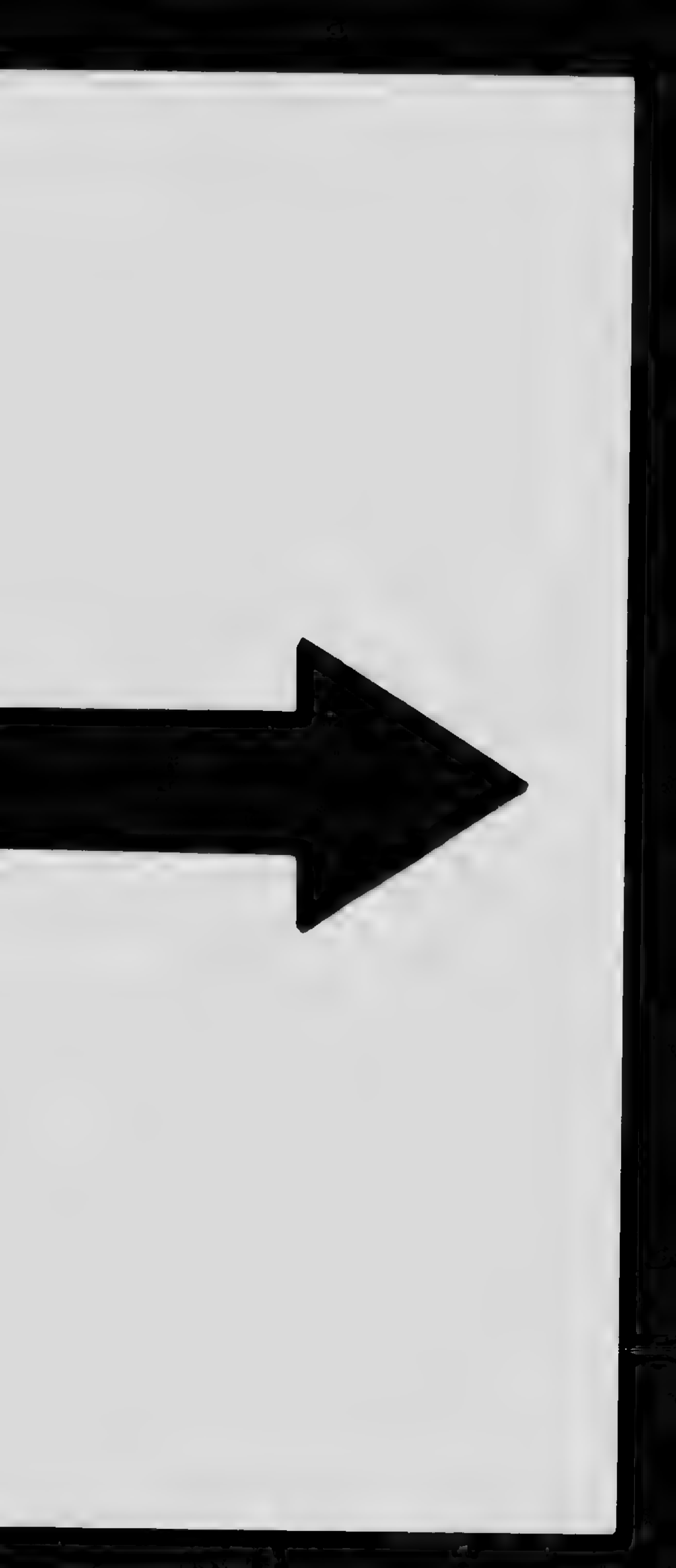
Ma chère, le lilas au thyrse harmonieux
Egaye le jardin où circulent les sèves,
Mais pour faire surgir et s'envoler les rêves
Le lilas le plus tendre est celui de tes yeux.

*
* *

Ma chère, la verdure est comme une caresse,
Tant elle apparaît fraîche au sortir de la nuit,
Mais, plus que la rosée où de l'aurore luit,
Et plus que la verdure, est fraîche ta jeunesse.

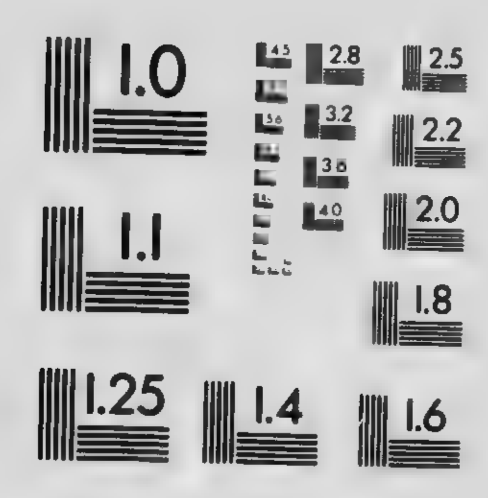
Montréal, mai 1909.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)









LES PARENTS

A mon père et à ma mère.

Lorsque vous regardez vos enfants au berceau,
Si fragiles, que pour ne pas briser leurs os,
Vous joignez la prudence à la douce caresse,
Quel fils pourra jamais dire votre tendresse,

Parents, divin refuge à jamais assuré!
Entre tous les amours votre amour est sacré:
Nous sommes pour vous la source de tant d'alarmes
Que pas un chiffre humain ne peut compter vos larmes.
Et toi seul, ô mon Dieu, toi seul tu le comprends
Cet amour infini qu'est l'amour des parents:
Toi seul aussi tu peux acquitter notre dette.
En ce monde, ils sont ta Providence concrète:
Ils suivent à genoux les premiers de nos pas,
Et lorsque nous tombons, nous tombons dans leurs bras.
Pour ne pas les aimer, il faudrait être infâme:
Nous sommes leur présent, leur avenir, leur âme.
Pour nous prémunir mieux, comme ils voudraient prévoir
Ce que la destinée apportera de noir
A l'intacte blancheur des existences neuves!
Est-ce vrai, songent-ils, qu'ils auront leurs épreuves,
Qu'à leur tour souffriront ces êtres adorés,
Qu'ils pleureront les pleurs que nous avons pleurés?
Est-il vrai que dans un court espace d'années
Nos merveilleuses fleurs seront aussi fanées?
— Ils sont les médecins du corps et de l'esprit:
Le pouvoir de l'amour, notre cœur l'a compris.

Car nous gardons longtemps cette idée invincible
Que toute guérison en nous leur est possible.
On les voit inquiets pour nos moindres bobos,
Eux dont la vie a mis le bonheur en lambeaux.
Ils sont de la bonté le souverain symbole :
Aussi l'âge leur pose au front une auréole !

Montréal, 22 Juin 1910.



SOUVENIRS D'ENFANCE

A mon père.

Mon père, à la veillée, assis sur tes genoux,
Quand le poêle était rouge et que l'air était doux,
Quand le froid de dehors dépolissait les vitres,
Nous avions ta mémoire aux émouvants chapitres,

Pleins d'une légion d'êtres mystérieux.
Et tu fixais sur nous la bonté de tes yeux;
Tu nous serrais tous deux bien fort contre ton âme:
Nous sentions, encor plus que celle de la flamme,
Sa chaleur à travers nos chemises de nuit.
O temps délicieux qui dans l'ombre s'enfuit!
Mon bon père, ta voix nous versait la chimère,
Tandis qu'en souriant écoutait notre mère.
Nous ouvrions tout grands nos grands yeux étonnés!
Tu savais des récits d'enfants abandonnés:
Tu nous mettais Poucet à mille et une sauces,
Et dans nos petits cœurs nos peines étaient grosses.
Tu nous disais les bois, les hurlements des loups,
O père, et tu penchais ton visage sur nous
Avec un grondement où courait la tendresse.
Et ta force amusait ainsi notre faiblesse.
Quels rêves tu fondais sur nos deux jeunes fronts!
Disparus, tels, sur l'eau, d'une pierre les ronds!
Ta montre en or touchait nos figures vermeilles:
Tu plaçais son tic-tac au fond de nos oreilles:
Je me souviens encor de son bruit délicat.
De nos sanglots, souvent, tu redoutais l'éclat,

Si tu ne nous laissais voir " la petite bête."
Quel immense désir au fond de la requête !
Nos yeux, pleins de lueurs, se levaient, suppliants !
Ta moustache embrassait, folle, tes deux enfants,
Et nous sentions ses poils qui nous piquaient la joue.
Tes beaux cheveux, avec lesquels notre main joue,
Avaient comme un sourire au reflet argenté :
Nous fourragions dedans avec sérénité ;
Et nous n'étions contents, après la tâche faite,
Que lorsqu'ils se tenaient tous debout sur ta tête.
C'était " petit galop," puis c'était " grand galop " :
Nos rires enfantins sonnaient encor plus haut.
La vie et ses douleurs, amertumes, mécomptes,
Père, qu'ils étaient loin quand tu contais des contes !

Montréal, 16 octobre 1909.



TABLE DES MATIÈRES

